

---

Revue de linguistique française diachronique,  
*Sentiment de la langue et diachronie*

Francois Perea

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1196>  
DOI : 10.4000/praxematique.1196  
ISSN : 2111-5044

**Éditeur**

Presses universitaires de la Méditerranée

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 janvier 2010  
Pagination : 393-398  
ISBN : 978-2-36781-012-6  
ISSN : 0765-4944

**Référence électronique**

Francois Perea, « Revue de linguistique française diachronique, *Sentiment de la langue et diachronie* », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 54-55 | 2010, mis en ligne le 01 janvier 2013, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1196> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.1196>

---

Tous droits réservés

**« SENTIMENT DE LA LANGUE ET DIACHRONIE »**

N° 2 — 2012 de la *Revue de linguistique française diachronique*, Presses universitaires Paris-Sorbonne.

Le « sentiment de la langue » n'est pas un objet d'étude clairement identifié. Il reste même à définir, tout du moins à circonscrire tant les acceptions et les démarches des chercheurs en sa direction sont diverses.

Quelle idée, pour compliquer, de l'explorer du point de vue diachronique ?

Les auteurs de ce numéro proposent des approches variées, nouvelles et convaincantes. Le lecteur y trouvera, d'une part, des réflexions théoriques articulant analyse d'« états de langue » ou d'« états d'usages » au point de vue du locuteur, à ses dispositions et ses représentations. Il découvrira, d'autre part, des enquêtes empiriques couvrant les trois grandes périodes de l'histoire du français.

La présentation de Gilles Siouffi pose, sans occulter les points de discussions, les jalons d'une structure d'ensemble. Il s'agit ainsi d'observer « *la relation même que les locuteurs ont eue avec ce qui, dans le discours, dans les usages, est extrait à des fins opératives par le linguiste* » (p. 7). Le sentiment de la langue apparaît alors dans cette relation même et il faut peser comment elle peut être diversement envisagée, comme conscience ou inconscience par les sujets de leurs usages de langue ou encore comme exploration des discours ordinaires exprimant des rapports à la langue, des manières de parler par exemple. Après avoir exploré quelques unes des possibilités croisées à la « compétence », aux phénomènes épilinguistiques... G. S. souligne qu'« *au total, on s'aperçoit que l'un des effets de toute recherche sur le "sentiment de la langue", précisément, est de faire apparaître l'historicité fondamentale de la condition langagière, autrement dit la grande difficulté qu'il y a à tirer des lois générales* » (p. 16).

Bruno Courbon se saisit du « sentiment » même et propose un examen minutieux des conceptions du « sujet parlant » chez Saussure et Meillet qui témoigne « *d'une réflexion assez poussée sur le rôle que le sujet humain et social joue, dans sa production discursive (ponctuelle) d'abord, et plus largement, dans l'évolution de la (ou des) langues qu'il pratique* » (p. 50). Il poursuit en explorant comment les notions

de *sentiment*, de *conscience* et d'*intuition*, à la fois centrales et non définies chez les deux auteurs, soulignent des conceptions différentes du changement linguistique et du rapport des locuteurs à la langue.

Une approche du sentiment linguistique « profane » (c'est-à-dire pour l'auteure « *exprimé dans un cadre, et, surtout, à visée non scientifique* » (p. 59)), tel qu'il apparaît chez le sujet parlant à propos du changement linguistique (qu'il soit avéré ou pas) est proposée par Michelle Lecolle. Ces changements sont repérés dans un corpus de presse et font état du sentiment de glissements, créations ou changements sémantiques marqués, notamment, par des expressions telles que : « on dit aujourd'hui que... » ou des mots-clés (tels « novlangue », « néologisme »). Ce sentiment intéresse la perspective diachronique en étant *indice* (à confirmer dans le temps) mais aussi *cause* (cas du néologisme par exemple) de changements.

Le phénomène de la néologie est repris par Agnès Steuckardt qui questionne ses rapports avec le sentiment de la langue au XVIII<sup>e</sup> siècle, que l'auteure prend soin de définir et d'approcher en deux temps (1) comme représentation de la langue, appréciation subjective et (2) comme « ressenti » observable. Elle souligne les changements opérés au cours du XVIII<sup>e</sup> par une analyse des conceptions dominantes ou plus discrètes de la néologie, et dans l'observation du passage gradué au fil du siècle depuis le refus (lié au sentiment initial d'un état de perfection de la langue interdisant tout changement) jusqu'à l'autorisation (parfois remise en cause) liée notamment à la conception de la langue comme instrument de la raison scientifique. Si un modèle demeure dans la formation des néologismes, « l'analogie de la langue », sensé faire le lien avec le passé, des dynamiques moins rationnelles commencent à apparaître que l'on commence à appeler « sentiment de la langue ».

Odile Leclercq observe pour sa part le vieillissement des mots, au XVII<sup>e</sup> siècle. Le travail repose sur les emplois des mots « vieux », « vieilli » ou « commence à vieillir » dans le *Dictionnaire de l'Académie* de 1694, comme témoignage des « *sentiments communs de la compagnie* » (p. 107). L'analyse statistique dans le (sous-)corpus Frantext souligne des chutes de fréquences différenciées en même temps que « *l'expression d'un ressenti, sentiment d'un processus en cours qui anticipe sur son aboutissement* » (p. 127). L'auteure fait le lien avec des critères normatifs, les mots considérés appartenant surtout à des domaines spécia-

lisés ou « bas » ou « populaire », et leur résurgence à la fin du XVII<sup>e</sup> rend compte du changement de norme lexicale.

Bernard Combettes, après avoir rappelé que les premiers travaux sur la réanalyse « *insistent sur l'importance de l'intuition* » (p. 131), propose de montrer comment le sentiment linguistique peut s'y exercer dans le champ discursif. À travers la description de deux évolutions (l'ordre des constituants et certaines formations de prédications secondes), il montre le maintien des caractéristiques de la réanalyse au delà du cadre syntaxique dans lequel elle est d'ordinaire restreinte, et souligne l'importance de l'analogie qui fournit des schémas de phrases ou une répartition du dynamisme communicatif, comme cadres préexistants résultant de grandes tendances d'évolution de la langue.

Le travail d'Aurélio Principato est consacré au « *Sujet pronominal et la façon implicite dont est perçue sa présence "obligatoire" dans la langue française, non seulement auprès des parlants mais aussi des descripteurs* » (p. 153). La réflexion, ancrée sur quelques formes et tournures impersonnelles, souligne notamment comment la norme a conduit à une surestimation par les descripteurs du sujet pronominal alors que les usagers montrent l'économie qui peut en être faite. Il faut souligner qu'en conclusion, l'auteur s'inclut dans son objet, en faisant part de son propre sentiment d'analyse : « *cela peut choquer l'opinion acquise mais c'est l'impression qui peut se former chez ceux qui parlent une langue où cet élément n'est pas obligatoire* » (p. 169).

Claire Badiou-Monferran observe la résistance du connecteur *partant* alors que son déclin était annoncé depuis l'âge classique. L'auteure reconsidère ainsi les liens entre « raisonnement linguistique », « sentiment de la langue » et « sensibilité épilinguistique » dans une perspective diachronique soucieuse des relations entre les sujets parlants et les usages de langue.

Ce numéro de la *Revue de linguistique française diachronique* ne cherche pas à fournir une approche homogène et consensuelle du « sentiment de la langue ». Le lecteur n'y trouvera pas une approche unique déclinée par les auteur(e)s mais plutôt une série de variations définitoires et d'approches qui permettent de prendre conscience de la complexité de l'objet, de s'en faire un sentiment justement. Sur-tout, il expose la richesse de la trop rare approche diachronique de la question.